

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 32

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marohé, Lausanne

LE PREMIER AOÛT

NOTRE feu du premier août n'a pas soulevé de tempêtes politiques; les rares habitants du haut val Roseg se sont réunis autour d'un feu d'arolles qui ne pouvait être un signal pour personne, enfermé qu'il était de toutes parts par les glaciers suspendus et les parois de la Tschierva, de la Bernina, du Roseg, de la Sella, du Caputschin et du Corvatsch. De leurs demeures élevées, les chamois seuls lui auront jeté un regard approbateur en se disant: « A la bonne heure! Les Suisses veillent toujours sur notre liberté. Nous ne voulons pas devenir des chamois étrangers. »

En revanche, le 2 août, les éléments naturels se sont furieusement déchaînés: pluie, orage et vent soufflant en tempête. Pendant quarante-huit heures, au milieu des craquements de la poutraison de la maison, on se serait cru en pleine mer. Si souvent la montagne évoque la mer!

Sur l'Ova da Roseg, grossie et d'un cours violent, le pont de la Tschierva a craqué. L'eau a rongé un des piliers en maçonnerie et le tablier s'est disloqué.

Aujourd'hui, 4 août, surprise: le vent est tombé, l'orage a cessé, et il neige à gros flocons. Le torrent roule ses eaux jaunes dans une vaste plaine d'alluvions toute blanche, arolles et mêlées ont pris les couleurs vaudoises, et, dressées à l'orifice de leurs terriers, les marmottes se demandent si la nature devient aussi folle que l'homme. Peut-être pensent-elles que les taches du soleil exagèrent, cette année, la chaleur comme le froid. Puis, renonçant à brouter la neige, elles s'enfoncent dans leur trou plus chaud, tandis que, de leur côté, les hommes se serrent autour du poêle et que les gardiens des cabanes vidées notent leurs observations météorologiques et boivent du café noir additionné d'un petit quelque chose!

Allons! allons! Tout va bien!... A bientôt les belles journées d'été: la chute de neige les prédit. Ave.



DE BOUNA GÀRDA...

MONSU Froussard, lo notéro, restàve avoué sa fenna dein onna carrâie on pou soletta, à n'on bon quâ d'hôra dâo velâzdo, dâo côté dâo bou dâi Râpès. L'aviont quauque mille francs de fortèna, et quemin ti lè retso, avant pouâire dâi voleu et dâi chenapans.

Adan, l'ont atsetâ on gros tsin de gârda et l'ant met po la né dein la cousèna, dè coûte lo pâilo iô droumessant.

Bon! vè la miné, l'hommo a fé état de sè levâ po épantsi l'ighie... Mâ n'avâi pas posa lo pî su lo tapis et teri la portetta de la trabilliâ de né, que pioulâve, que lo Turc sè met à rônâ, sè dressè contre la porta dâo pâilo, que se tràovâve décorschâ et s'âovré tota granta, et vouaiqué la bite dein lo pâilo! Vo z'arâi falliu vére lo notéro se reinfatâ dein lo lhi!

Lo tsin grondâve adî... Quand l'a vu que rein ne budgive dein lo lhi, s'sè cusi su lo tapis et lâi è restâ... Mâ se l'on dâi dou coo savesâvant de sè reveri, de ronfliâ, de sè motsi, dè remouâ 'na piauta, vouâite que lo Turc que rônâve, ein le-veint la tita, à vo bailli la fouâire.

Lo notéro e sa fenna restâvant quie pllie mô que vi, sein budzî, reteignient l'âo socliâ...

L'è dinse que sant resâ tant qu'âo matin, quand la serveintâ l'è arrevâie po fére lo dé-djonnâ. Adan, lo Turc ne fâ qu'on saut tant qu'à la cousèna e lo notéro l'a pu cliiôure la porta dâo pâilo, tandu que la serveintâ s'einfatâve ein boèleint dein lè z'égrâ...

Po on tsin de gârda, lètâi on tsin de gârda! Sami.

MOBILISATION

SAMEDI, 25 juillet 1914. — La petite section de gymnastique d'un village du pied du Jura, tient son assemblée mensuelle. L'ordre du jour, peu chargé, est épuisé. Le président, un jeune, tire sa montre: — Voilà 10 h. 1/2. Il fait chaud. C'est le moment de prendre l'air. Y a-t-il des propositions individuelles?

Une voix:

— Dis-voir, président! Je propose qu'on fête cette année un peu comme il faut le premier août. Nous, les actifs, on se charge d'un beau feu de joie qu'on allumera dans le pré au boursier, en haut le Crêt Barraud. Notre président s'entendra avec la fanfare, avec la chorale, « L'Echo de la Dôle » et avec la « Jeunesse » pour qu'ils se mettent avec nous. Comme ça, on aurait une fois un premier août un peu « de sorte ».

— Bravo! Appuyé! On est des Suisses ou on ne l'est pas! Le président est aussi d'accord et lève la séance, non sans avoir ajouté quelques mots sur la signification de la fête nationale. Paroles simples, où la sincérité excusait le manque d'éloquence.

— Salut, Marc. — Bonne nuit, président! Au revoir, Louis; à lundi, au local, hein!

Près de 11 h. — La lune « claire ». Un chien aboie. — Le village dort.

Samedi, 1er août 1914. — Patacrâ!! Ça y est. — Comme une bombe, cette chose monstrueuse, la guerre, a éclaté, soudain, jetant partout la panique, le désarroi et faisant oublier d'un coup brutal tous les projets élaborés en vue de la célébration du 1er août. Ah oui! Il s'agissait bien d'autre chose que de fanfares, de ronds de danse, de lampions, de feux de joie sur les montagnes et de discours à la Patrie! Celle-ci était en danger et cette pensée dominait toutes les autres. Ce samedi-là, premier août, le Conseil fédéral avait fait battre la générale dans toutes les communes. C'était la mobilisation de toutes les forces défensives de notre pays. — Allez, bougez, jeunes gars de l'Elite et vous, les hommes mûrs de la Landwehr, équipez-vous aussi! On aura peut-être besoin de vous pour repousser l'envahisseur, quel qu'il soit. — Vous, les vieux de l'arrière-garde, astiquez votre arme et endossez l'uniforme d'autrefois! On a une mission à vous confier: la garde des ponts et autres moyens de communications.

Dans le village dont il est question — comme

du reste partout ailleurs — tout est sens dessus-dessous. Des groupes compacts discutent et se bousculent devant la Maison communale et vers le hangar de la pompe, où est affiché l'ordre venu de Berne.

— Pour sûr que c'est encore ces Allemands qui ont cherché une rogne, et à tort, comme toujours, dit sentencieusement le garde-champêtre.

L'assesseur, homme pondéré:

— Allons! N'accusons pas avant de savoir.

Jakob Schnetzmeier, un étudiant d'outre-Sarine, en vacances chez le régent, se croit autorisé de dire aussi son mot:

— Moi, che bense que c'est les Franzos qui ont commencé, barce que ils n'ont bas engore tichéré le perte de l'Elsass-Lothringen.

— Tais-toi, Köbi de malheur! Fais-tu seulement du service, dis, avec ta carcasse toute de bizingue?

Comme ce n'est guère le moment de perdre son temps à se chipoter, chacun se hâte vers sa demeure pour s'équiper. Pour les jeunes, ça ne traîne pas; leur équipement est vite prêt. Mais pour les vieux, quel remue-ménage jusqu'à ce qu'on ait rattaché tout le fournement! La maman, les filles, tout le monde s'aide pour que le père soit à peu près présentable: un coup de brosse ici, un bouton à recoudre là, la capote à examiner, à cause des gerces.

Déjà quelques-uns du Landsturm dégringolent le raidillon qui mène à la petite gare. En attendant le train, ils arpentent le quai, l'air plutôt soucieux. — C'est sûr. Abandonner ainsi, d'une minute à l'autre, sa famille, la maison, tout ce trâm de campagne, alors que la moisson n'est pas faite et que d'autres travaux urgents devront attendre, Dieu sait jusqu'à quand? Et puis, de penser à ce qui nous attend, ces jours prochains! Cette incertitude, l'appréhension de l'inconnu! Tour ça, c'est pas gai.

Les jeunes, avec l'insouciance de leur âge, sont pleins d'entrain, chantent une chanson de route, apprise à l'école de recrues et s'interpellent:

— Hein, Jules! Qui aurait cru celle-là! Comme ça, d'un coup, aller se battre! Et contre qui? Sait-on seulement? Parce que, tu sais, j'ai entendu dire que ça va chauffer dur. Heureusement qu'au dernier tir de notre abbaye, j'étais fin bon premier. Le premier qui me fera une sale g... à la frontière, son compte sera bon!

Et un autre, moins belliqueux, mais plus pratique:

— Dis voir, Marc! As-tu au moins pensé de prendre la moindre des choses, pour les quatre heures, un saucisson, une tomme?...

Mais, voilà le train qui arrive. Tous les wagons sont bondés, tout le monde aux fenêtres. Les Landsturmiens ont la tunique déboutonnée, la figure congestionnée. Il fait chaud. Les jeunes chantent. Sur le quai, on serre des mains, une dernière fois. Les femmes ne partagent guère l'entrain de la jeunesse et pour cause. Les miiches, eux, sont fiers de leur papa, du grand frère. Ils ne les ont jamais considérés avec autant de respect. Ils les trouvent si beaux, en militaire!

Ceux du train interpellent ceux qui montent et cherchent à se caser.

— Tiens, tu en es aussi, Audiuste? Salut, François! As-tu aiguisé ton coupe-choux, au